

La justice aveugle, on comprend ça, mais borgne, c'est un comble !

\*.\* Je me promenais dernièrement avec H... un de mes amis, alsacien pur sang, quand notre attention fut attirée par des éclats de voix.

C'étaient deux femmes qui se chamaillaient et s'injuriaient avant de se creper le chignon.

—Tiens ! dit H..., on devrait bien avoir un Klapperstein, à Montréal.

—Klapperstein, quelle sorte d'animal est-ce cela ?

—Ce n'est pas un animal et je ne comprends pas qu'ayant habité Mulhouse vous ignoriez ce que c'est. Ouvrez votre Larousse et vous y lirez que le Klapperstein ou " Pierre des mauvaises langues " est un curieux monument archéologique du moyen-âge existant encore à Mulhouse et auquel se rattachent d'anciennes traditions du droit germanique. Le Klapperstein est une grosse pierre sculptée, du poids de 25 livres environ, rivée par une chaîne de fer au mur de l'Hotel-de-Ville. Au dessus, on lit une inscription allemande de quatre vers, gravés en caractère gothiques, dont voici le sens :

Je suis nommée la Pierre des bavards,  
Bien connue des mauvaises langues ;  
Quiconque prendra plaisir à la dispute  
Me portera par la ville.

La pierre représente une tête de femme, ouvrant démesurément les yeux et tirant la langue, dans une grimace indescriptible. C'était un instrument de punition pour les femmes qui se rendaient coupables de médisance ou qui étaient surprises au milieu de ces violentes scènes de disputes et d'injures, si fréquentes parmi les commères. La condamnée payait une amende et de plus portait au cou le Klapperstein tout le long d'un trajet déterminé et dans un certain cérémonial. La femme injuriée par elle, car c'était surtout pour les disputes entre femmes que cette pénalité avait été instituée, avait le droit, en chemin, de la piquer avec un aiguillon, pour la faire avancer.

Il n'y avait à Mulhouse, qu'une seule pierre et quand il arrivait que deux femmes étaient condamnées, l'une portait le Klapperstein jusqu'à la porte de la ville, et là, l'autre la remplaçait. On conserve encore à la mairie un des écriteaux que l'on attachait sur le dos de la patiente.

Le Klapperstein a été en usage à Mulhouse jusqu'à la réunion de cette ville à la France, c'est-à-dire jusqu'en 1798.

Cette coutume, dit M. Stoeber, était fort ancienne. En effet, aux termes des vieilles lois germaniques, toute femme qui " disait vilénie à un autre " était condamnée à une amende, et devait parcourir la ville en portant, suspendue par une chaîne à son cou, une ou deux pierres. Elle était accompagnée dans cette excursion infamante par les gens de justice, qui sonnaient de la trompe pour la narguer et la bafouer.

Cette peine était en usage dans la Frise, en Flandre, dans les pays scandinaves et dans toutes les parties de l'Allemagne, et je ne comprends pas bien pourquoi elle a été abolie.

\*.\* Et la guerre, me direz-vous, vous n'en parlez pas ?

La guerre ? Que voulez-vous que j'en dise ? C'est une triste chose, une malheureuse nécessité parfois, et, dans le cas actuel, si vous voulez savoir mon opinion sincère, je suis d'avis que si la campagne qui va commencer a pour résultat de mettre fin aux massacres de Cuba et à l'indépendance de cette île opprimée, je n'en serais pas fâché.

J'aime l'Espagne, mais sa manière de gouverner la perle des Antilles a prouvé qu'elle ne possédait plus ni la force armée, ni le sens politique voulu pour conserver cette colonie.

Quand on constate qu'un peuple de dix-huit millions d'âmes n'a pu venir à bout, après trois ans de combats, de ce que les Espagnols appellent avec mépris une poignée d'insurgés, on est forcé d'en venir à la conclusion qu'il doit renoncer à son droit de suzeraineté.

Cuba doit devenir libre.

LÉON LÉDIEU.

## ANGELINA

*Non, je ne savais pas, quand sur ma main tremblante  
Elle inclinait son front rêveur de l'avenir,  
Non, je ne savais pas que cette fleur aimante  
Dût, avant le printemps, s'incliner pour mourir !*

*Elle ne savait pas, quand sa voix attendrie  
Me disait son amour et l'espoir de sa vie ;  
Quand son œil plein de feu plongeait dans mon regard,  
—Si parfois à répondre apportant un retard,  
Je lui laissais le soin de lire ma pensée ;—  
Quand à ses doux accents mon âme était bercée ;  
Elle ne savait pas que, malgré son printemps,  
Bientôt l'ange funèbre, armé du sombre glaive,  
Trancherait à la fois et sa vie et mon rêve  
Et l'espoir de nos dix-huit ans !*

*Mais quand je la revois souriante et légère,  
Semblable au lis épanoui,  
Je contemple en pleurant cette image éphémère  
De mon bonheur évanoui.*

*Deux ans se sont passés, rapides comme un songe ;  
Et quand mon front s'incline à ce penser amer,  
Parmi ces souvenirs où mon âme se plonge  
Je me demande encor si ce n'est pas hier.*

*Sous nos pas voyageurs ainsi le temps s'efface ;  
Et qui veut le revoir ne peut suivre sa trace  
Qu'un nombre des regrets qu'il a laissés au cœur.  
C'est en vain qu'on y cherche un sourire, une fleur :  
Le passé ne renait que sous un flot de larmes ;  
Les fleurs qui l'égayaient ont vu flétrir leurs charmes,  
Et le rêve se perd dans la mort ou l'oubli...  
—Mais pourquoi cette plainte et ces tristes pensées,  
Echos endoloris de souffrances passées  
Et d'un espoir enseveli ?—*

*Ah ! quand je la revois, souriante et légère,  
Semblable au lis épanoui,  
Je contemple en pleurant cette image éphémère  
De mon bonheur évanoui !*

ARISTIDE TRUDEAU.

St-Michel de Napierville.

## LA GUERRE

Nos amblés lectrices, en voyant ce mot qui dénote l'excès de barbarie, se sentent émuës, je n'en doute pas, à la pensée des pleurs, des ruines, des morts horribles qu'entraîne cette chose hideuse : la guerre.

Le combat naval est plus terrible encore que le champ de bataille.

L'ennemi est-il signalé ?

On sonne le branle-bas.

Vous n'avez jamais entendu sonner la générale, quand, dans une ville menacée, on appelle tous les soldats aux armes, chacun à son quartier ? Je ne connais rien de plus lugubre, de plus saisissant !

Le branle-bas, c'est, à bord du navire, la générale sur terre. Avec cette impression épouvantable en plus : que sur le navire, il ne peut y avoir de lâches se cachant dans un sillon, ni de merci pour aucun, fréquemment.

Supposez que le combat dure deux, trois, quatre heures, parfois un jour. Les navires sont criblés de boulets : s'ils ne disparaissent pas tout de suite, c'est que, généralement, les navires de guerre sont faits à cloisons étanches. C'est-à-dire qu'ils ont double enveloppe, l'enveloppe intérieure reliée à l'enveloppe extérieure par des cloisons comme de petites chambres : deux ou plusieurs cloisons sont-elles percées ?—L'eau y pénètre et s'arrête à la carcasse intérieure du navire, retardant ainsi sa perte.

Une bombe vient-elle à trouver une issue sur le pont du navire, ou bien, contre le droit des gens, comme les Américains le font, emploie-t-on la bombe à la dynamite ?—Un choc se produit dans la soute aux munitions, appelée la *sainte-barbe* : tout le navire saute, est réduit en miettes, pulvérisé... plusieurs centaines de familles sont plongées dans le deuil, puis... les morts vont vite : bientôt, ils sont oubliés !

D'autres colosses de fer glissent sur les flots, le combat recommence, la tuerie rougit un immense espace des eaux bleues, les monstres sous-marins épient le résultat de la haine des hommes qui les

approvisionne, cette haine, comme jamais ils ne l'eussent espéré... les vagues passent dans leur flaquelement qui semble chanter—elles ont tout nivelé, plus sûrement encore que la Mort, la grande niveleuse.

Voilà pourquoi, voyez-vous, mères de famille, sœurs, filles, épouses, les hommes construisent avec de l'or qui vous a coûté des larmes, qui a fait saigner vos doigts à travailler, ces grands monstres vomissant la mort autour d'eux, jusqu'à ce qu'eux-mêmes disparaissent dans les sombres profondeurs d'où jamais ils ne sortiront !

L'Océan glisse sur les hommes et leurs inventions, semblant les narguer d'avoir cru qu'ils le dompteraient.

Ils ont voulu s'élever contre Dieu : ils n'ont plus construit de tour, comme celle de Babel, mais ils l'ont défié dans ses éléments. Il les laisse faire : eux-mêmes Le vengent de leur orgueil.

Pendant ce temps, pauvres femmes qui croyez et priez, vos cœurs éclatent de douleur inénarrable ; qui vous consolera ?...

*Armin Picard*

## NOS FLEURS CANADIENNES

(Introduction)

FLEURS SAUVAGES

O les fascinatrices fleurs sauvages ! évocatrices des doux souvenirs ! inspiratrices d'idylles tendres : elles m'attirent irrésistiblement, et je les aime comme on aime l'amante qui se donne à nous dans la splendeur de son entière beauté.

Si frêles, si gentilles, dans les prairies ensoleillées, dans les sous-bois ombreux, elles apparaissent tour à tour, de mai à novembre, étalant avec coquetterie, cependant sans orgueil, leurs étonnantes parures multicolores et leurs multiformes d'une joliesse à faire rêver.

Et je m'attarde à les aimer longuement, et parfois leurs âmes de mignonnes créatures semblent me dire : " Nous sommes le sourire de la nature aux mortels, l'hymne d'adoration à l'Eternel."

Celui qui vous comprend, fleurettes humbles, superbes fleurs, ne peut manquer d'être l'homme au cœur bon : car vous dissipez la tristesse, vous guérissez les maux, vous consolez les affligés, vous donnez la joie ; enfin, vous nous faites aimer la terre, de même que les étoiles—vos sœurs des champs de l'infini—nous font désirer le ciel.

O fascinatrices ! ô évocatrices ! ô expiatrices ! croissez et multipliez, aimez et charmez !

E.-Z. MASSICOTTE.

(A suivre)

Nota.—Nous sommes très heureux de commencer aujourd'hui cette série d'articles sur les fleurs canadiennes ; articles si bien écrits, que l'on croirait sentir le parfum de nos jolies fleurs... mais, notre excellent ami, le gracieux poète E.-Z. Massicotte n'aurait-il pas, croyez-vous, chers lecteurs, trempé sa plume dans les tremblantes petites gouttes de rosée frémissant dans des calices de muguet ?...

Chacune de ses pages nous donnera la description d'une fleur : moi, dans chacune de ses descriptions, je reconnaitrai une perle de son cœur !—F. P.

## CONSEILS SUR LA CHARITÉ

Cherche à faire plaisir, à consoler, à amuser, à donner, à remercier, à aider. C'est si bon !

Fais du bien à l'âme de ceux qui sont autour de toi, —un mot de pitié, un encouragement, une prière récitée tout bas.

Surmonte ton aversion et ton antipathie en ne fuyant pas cette personne qui s'approche. Va même au-devant d'elle ; le bon Dieu te précède.